

Alejandro PORTES et John WALTON : Labor, Class and the International System, coll. " Studies in Social Discontinuity ", Academic Press, New York, 1981, XI + 230 p., references, index

Pierre-André Tremblay

Volume 9, Number 1, 1985

Utopies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006249ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006249ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, P.-A. (1985). Review of [Alejandro PORTES et John WALTON : Labor, Class and the International System, coll. " Studies in Social Discontinuity ", Academic Press, New York, 1981, XI + 230 p., references, index]. *Anthropologie et Sociétés*, 9(1), 145–147. <https://doi.org/10.7202/006249ar>

En somme, un volume éclairant et inspirant que de nombreux chercheurs et planificateurs urbains devraient lire. La traduction française comble un besoin important.

Normand Leavy
Anthropologue chercheur

Alejandro PORTES et John WALTON : *Labor, Class and the International System*, coll. « Studies in Social Discontinuity », Academic Press, New York, 1981, XI + 230 p., références, index.

L'objectif des auteurs de ce très bon ouvrage de macro-sociologie est d'explorer les rapports entre le procès de travail, la structure de classes et les exigences mondiales de l'accumulation du capital. De prime abord, on pourrait croire qu'on n'arrivera jamais à dire quelque chose d'innovateur sur un pareil sujet, la littérature sur l'impérialisme ayant connu une croissance exponentielle. Walton et Portes en sont bien conscients, qui commencent leur ouvrage non par une critique des théories précédentes mais par le constat d'un cul-de-sac : de Boukharine à Wallerstein, les cadres analytiques sont devenus de plus en plus planétaires, globaux et mondiaux alors que les études empiriques sont restées nationales, voire régionales et micro-locales. D'entrée de jeu, on indique donc qu'il ne faudra pas chercher ici des concepts nouveaux ou des données originales. On vise essentiellement à clarifier la situation (théorique, politique et économique) actuelle par l'établissement de ponts entre théorie et empirie (les auteurs parlent d'établir des modèles, mais je ne crois pas qu'on atteigne ce degré de rigueur). Le fil conducteur en sera donné par une concentration de l'analyse autour des questions de re-production et de circulation de la force de travail aux divers échelons de la hiérarchie des systèmes sociaux : local (banlieue / centre-ville), régional (ville / campagne), inter-régional, international, etc.

Le premier objet de la réflexion sera donc les migrations, considérées en leur contexte structurel, et en leurs conséquences pour les pays exportateurs et pour les systèmes consommateurs de main-d'œuvre. L'étude des micro-structures développées par les migrants – les réseaux personnels et l'économie informelle où ils se mobilisent – permet une ouverture sur le deuxième objet de l'analyse. Parfois appelée « secteur marginal » ou « secteur traditionnel », l'économie informelle est pour Portes et Walton un phénomène étroitement articulé au développement de l'économie capitaliste moderne dans les pays de la périphérie. L'activité économique qui s'y déroule a essentiellement, bien que pas uniquement, comme clientèle la classe ouvrière et les couches prolétarisées des villes du Tiers-Monde. La raison en est simple : offrant biens et services à un moindre prix que les entreprises du « secteur formel », le secteur informel permet aux groupes les moins riches de survivre malgré une exploitation effrénée et une pauvreté toujours présente. De son côté, le capital bénéficie aussi de ce secteur dont la présence permet de réduire les coûts de reproduction de la main-d'œuvre et, par voie de conséquence, le salaire de base. Un effet crucial de l'existence du secteur informel est de modifier considérablement la structure de classes des économies urbaines des pays périphériques. Loin de se borner à une opposition bourgeois / prolétaires elle se compose, selon les auteurs, de 4 classes : « 1. Domestic and foreign capital owners, senior executives and state managers; 2. Salaried professionals and technicals in public and private employment; 3. Clerical and manual wage labor in public enterprises and private industry and services; 4. Casual wage labor, disguised and self-employment in petty production and trade » (p. 103). On imagine aisément la complexité de cette structure si on lui ajoutait le secteur agricole.

Qui dit classes sociales dit intérêts différents, voire divergents ou contradictoires. On doit donc nécessairement parler de la *perception* particulière de ces intérêts et, comme les classes sociales sont par définition hiérarchisées, on ne peut négliger le poids des idéologies dominantes. Le sujet de ce chapitre sera donc les idéologies qui sont ou ont été dominantes en Amérique Latine. Leur succession dans le temps – patrimonialisme, positivisme, marginalité, développementalisme – montre qu'elles ont varié en fonction des différents modes d'intégration de la périphérie au système-monde; on y voit aussi que le pouvoir de légitimation des idéologies prônées par les classes dominantes est allé décroissant.

Ces trois chapitres ne sont donc pas très originaux, ni dans leur contenu, ni dans leur mode de démonstration. En fait, ils sont surtout remarquables par leur lisibilité et leur excellente capacité de synthèse. Ils me semblent fournir une bonne revue générale et une bonne introduction aux analyses et aux débats sur la migration et l'économie informelle. L'inclusion du chapitre sur les idéologies – où les auteurs semblent infiniment moins à l'aise – me paraissait une excellente idée, car la vie réelle des groupes réels ne se passe pas uniquement dans l'atmosphère éthérée des tableaux statistiques. Mais comme, semble-t-il, la plupart de ceux qui se limitent à des considérations structurelles, les auteurs ne nous présentent que des « idéologies dominantes » telles que véhiculées par des écrivains de livres. Rien ne nous dit que ces systèmes théoriques possédaient une efficacité sociale et, d'ailleurs, il serait très audacieux de croire que tout le monde y adhérerait. Ce chapitre ne me semble vraiment pas à la hauteur du livre.

L'intérêt de l'ouvrage me semble aussi résider dans la volonté de montrer que les processus à l'œuvre dans la périphérie ne s'y limitent pas exclusivement. Le niveau réel en est bien plutôt l'entièreté de la planète (les auteurs ne semblent pas estimer que l'existence des pays socialistes change grand-chose à la question). Ainsi, les migrations démontrent qu'on ne se trouve pas face à des pays exportateurs et des pays importateurs indépendants les uns des autres mais, bien au contraire, qu'il s'agit d'un système économique *unique* et complexe, dont pays centraux et périphériques ne composent que des régions particulières. De façon comparable, le secteur informel n'est pas une aberration pittoresque propre aux pays sous-développés. On le voit aussi prendre de l'ampleur dans les pays centraux partout où il y a du travail au noir, et pas seulement en Italie. Dans ces tentatives fructueuses d'exploration empirique, la notion d'économie-monde quitte la philosophie de l'histoire où l'avait presque reléguée Wallerstein pour revenir dans des zones plus accessibles.

Le chapitre final développe donc « l'autre » pôle du sous-développement et trace à grands traits les conséquences qu'a eu l'impérialisme sur la structure de classes *américaine*. Il s'agit bien sûr des effets sur le taux et les caractéristiques du chômage et sur le « job displacement », mais aussi de la croissance du secteur primaire et du développement inégal des secteurs monopoliste et concurrentiel. L'effet global, outre l'apparition de quelque chose qui ressemble fort à une économie informelle, est que les postes industriels classiquement réservés à la classe ouvrière (le secteur secondaire manufacturier) sont exportés au Brésil, au Mexique ou à Taiwan et que la classe ouvrière américaine est de plus en plus formée de cols blancs. Ce chapitre est suffisamment clair et percutant pour donner du poids à la critique faite de Bell (ou Touraine) : il n'y a pas de post-industrialisation. Nous vivons dans un monde industriel restructuré où la production à forte composante de main-d'œuvre se trouve de plus en plus dans le Tiers-Monde et où les pays centraux se réservent les tâches hautement qualifiées et moins polluantes. L'analyse met ainsi à jour une hiérarchisation mondiale des classes plutôt qu'une pyramide fondée sur chaque pays particulier. L'impérialisme a *aussi* changé les pays impérialistes.

Ce livre n'a jamais eu de prétention à l'exhaustivité. Il ne fait donc que tracer les grands contours de l'analyse, mais il le fait clairement, simplement et intelligemment. S'il ne transforme pas la compréhension de la dynamique mondiale, il en est un exposé succinct et pédagogique. On peut prévoir que s'il était traduit en français (ce qu'il faut souhaiter), il figurerait dans toute bonne bibliographie d'un cours sur l'impérialisme.

Pierre-André Tremblay
Département d'anthropologie
Université Laval

J.P. VALLA : *L'expérience hallucinogène*, Coll. Médecine et Psychothérapie, Masson, Paris, 1983, 220 p.

On pourrait dire qu'il ne s'agit que d'un autre livre sur les hallucinogènes étant donné l'impressionnante masse de matériel publiée sur le sujet. L'apport de ce livre est de mettre à la portée du lecteur francophone une synthèse d'ouvrages américains et de réussir à se situer entre le dictionnaire et le recueil d'expériences psychologiques.

Le livre comprend six parties et dans la première l'auteur introduit aux effets du L.S.D. et aux expériences hallucinogènes tant aux niveaux sensoriel, qu'analytique, symbolique et mystique. Il procède ensuite à la classification pharmacologique des hallucinogènes et présente pour chaque cas des descriptions de leurs effets par des consommateurs. On y apprend par exemple, que la noix de muscade contient des précurseurs d'amphétamines et qu'elle est utilisée par des détenus ou des consommateurs en manque d'autres produits.

La troisième partie traite des facteurs extra-pharmacologiques tels le rôle de la personnalité, des contextes (lieux, groupes, attentes) et de la culture. Dans la partie suivante, l'utilisation thérapeutique en Occident est résumée et en soulignant l'usage des hallucinogènes l'auteur rappelle que A.L. Huxley mourant demanda de se faire injecter du L.S.D. ... une continuité avec sa passion de l'imaginaire.

La culturalisation des expériences hallucinogènes est le sujet de la quatrième partie et bien qu'elle apparaisse trop courte étant donné l'importance de la littérature anthropologique sur le sujet et beaucoup trop réductionniste dans ses classifications culturelles (cultures matérialistes et cultures platoniciennes) l'essentiel des divers points de vue est souligné.

Les autres parties du livre traitent respectivement de l'évolution et des complications consécutives à l'expérience hallucinogène, des relations entre psychose et hallucinogènes et finalement des apports de l'expérience hallucinogène à la compréhension de certains mécanismes psychologiques et psychopathologiques.

Pour le lecteur qui cherche un ouvrage de consultation rapide et synthétique, le livre de J.P. Valla est très utile d'autant plus que les typologies sont agrémentées de petites doses de phénoménologie appliquée à l'un de ses meilleurs sujets.

Jean-Jacques Chalifoux
Département d'anthropologie
Université Laval